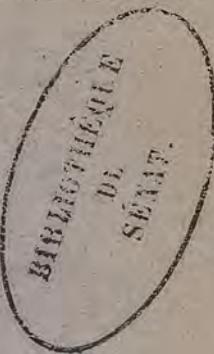


Cote 5

578

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



ЧИТАЙТЕ СЮДА

LIBRARY - EGALE

LIBRARY

Cote 578

LES
BRUITS DE PAIX,
OU
L'HEUREUSE ESPÉRANCE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSÉ,
MÈLÉE DE VAUDEVILES ET D'AIRS
NOUVEAUX.

Par les Citoyens CHARLES LOUIS TISSOT
et JOSEPH AUDÉ.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre de la Cité-Variétés, le 4 fructidor,
et à Versailles le 7 du même mois, an IV^e
de la République Française.



A PARIS.

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les Galeries
du Théâtre de la République, à côté du
Passage vitré.

1796.

PERSONNAGES.

ARTISTES.

Mr. VERSEUIL, père, . . . *Citoyen Dumont.*
SOPHIE VERSEUIL, . . . *Citoyenne Julie.*
DORVILLE, *Prétendu de Sophie, Cit. Guibert.*
DUROC, *Ami de la Maison, Intrigant, Homme-d'Affaires,* *Citoyen Tiercelin.*
LA MERE HENRI, *Cuisinière, Bavarde,*
 *Citoyenne Lacaille.*
BLAISOT, *son fils, Domestique, Cit. Brunet.*
VOISINS et VOISINES.

*La Scène est dans la Maison de M. VERSEUIL.
Elle représente un Salon, attenant à une Salle
à manger, où l'on fait les préparatifs d'un
Festin qui va avoir lieu.*

Nous, soussignés, déclarons avoir céde à la cit. TOUBON, les droits d'imprimer et de vendre LES BRUITS DE PAIX, ou L'HEUREUSE ESPÉRANCE, Comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles; nous réservant nos droits d'auteurs par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les théâtres de la république. Paris, ce 6 fructidor an IV. de la République française. *Nota.* Le droit exclusif de laisser jouer ladite Pièce sur tous les théâtres de la République, appartient aussi à la cit. THOUVENIN, CHARLES-Louis TISSOT et JOSEPH AUDE.



L E S
BRUITS DE PAIX.

Le Théâtre représente un Salon.

S C È N E P R E M I È R E .

D U O .

BLAISOT, LA MÈRE HENRI.

BLAISOT, des Serviettes sous les bras, allant et venant.

Air : *Je te casserai la gueule et la machoire*

O H ! quelle gêne et quel ennui,
Nous avons du monde aujourd'hui ;
Laissez-moi finir mon affaire.

La Mère H E N R I .

Quand pour^r lui mes soins ont tout fait,
Entendez ce mauvais sujet ,
Il fait le discret ,
Il garde un secret ,
Voyez comme il parle à sa mère .

2^e Couplet.

B L A I S O T.

Oh! vous brûlez d'avoir fini,
Pour conter les secrets d'autrui;
Morguenne, occupez-vous des vôtres.

La Mère H E N R I.

Qu'il est impertinent et sot!

B L A I S O T.

Non, non, je réponds comme il faut,
C'est un grand défaut
De dire son mot
Sur ce qui regarde les autres.

La Mère H E N R I.

Quelle patience! quelle patience! bon Dieu! tu
fais bien de me manquer de respect; je suis trop
bonne.

B L A I S O T.

Vous êtes ma mère; vous pouvez me commander
tout, je le sais; mais, quoique ça, je risque le mot:
vous ne devez pas savoir de quoi il retourne dans les
disputes de la maison.

La Mère H E N R I.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

B L A I S O T.

Parce que M^r Verseuil n'aime pas les caquets.

La Mère H E N R I.

Et qu'est-ce qui fait des caquets?

D E P A I X.

5

B L A I S O T.

Je ne suis pas assez mal éduqué pour vous dire que c'est vous ; je connois les devoirs d'un fils : mais ce qu'on vous dit le matin, on est bien sûr que tout le voisinage le sait le soir.

La Mère H E N R I.

Encor... voyez un peu l'impertinence... m'appeler moi... femme à caquets, en face de moi-même ; moi, qui ne me mêle de rien, qui ne dis rien, qui ne m'occupe des affaires de personne.

B L A I S O T.

Oui, vous en avez donné une belle preuve le jour du raccomodement du procès, qu'on auroit manqué de finir par votre indiscretion. Vos coups de langue avoient tout gâté.

La Mère H E N R I.

Comment, pour deux petits mots que je dis à la voisine, sans y penser malice, en manière de conversation.

B L A I S O T.

Ces deux petits mots alloient faire de grands chagrins à tout le monde.

La Mère H E N R I.

Est-ce encore pour cela que Mr Verseuil est en colère ? est-ce pour cela que Sophie est triste ; que Mr Dorville s'en va ? quel rapport ce que j'ai dit pourroit-il avoir ? . . .

A iii

BLAISOT.

Vous n'y êtes pas, c'est à présent une autre chose ;
tenez, foi de Blaisot, c'est pour la dernière fois ;
je vais vous conter ça, puisque vous le voulez, mais
si vous dites un mot.

La Mère HENRI.

Parle, parle, mon fils.

BLAISOT.

Air : *Des deux Tuteurs.*

1er. Couplet.

Si je me rends, prenez-y garde,
C'est bien pour la dernière fois ;
Votre langue a fait tant d'exploits, (bis.)
Qu'avec regret je me hazarde.
Je suis sûr qu'elle parlera ;
Je suis sûr qu'on me renverra ;
Morbleu, morbleu, morbleu, morbleu,
Morbleu, morbleu plus de harangue ;
On vous le dit jurementlement,
Un coup de pistolet souvent,
Fait moins de mal qu'un coup de langue.
Morbleu, morbleu, morbleu, morbleu, (bis.)
Un coup de pistolet souvent
Fait moins de mal qu'un coup de langue. (Bis.)

La Mère HENRI.

Quand je te le dis, mon pauvre Blaisot, je ne
compromètrai pas ton secret.

D E P A I X.

B L A I S O T.

2^e. Couplet.

Je connais votre maladie ,
Allez , je ne suis pas un sot ;
Dès que j'aurai lâché le mot , (bis.)
De parler vous aurez envie.
Malgré vous , il faudra soudain
Le redire à chaque voisin.
Morbleu , morbleu , mörbleu , morbleu ,
Morbleu , faites un sacrifice ,
Vous n'en mourrez peut-être pas ;
Quoique vous taire , en pareil cas ,
Soit pour vous le plus grand supplice .
Morbleu , morbleu , morbleu , morbleu , (bis.)
Quoique vous taire , en pareil cas ,
Soit pour vous le plus grand supplice . (Bis.)

La Mère H E N R I.

Peux-tu être obstiné comme cela , quand je te promets de ne pas dire un seul mot .

B L A I S O T.

A la bonne heure , voici ce que c'est ; Mademoiselle Sophie pleure , parce que M^r Dorville s'en va ; M^r Dorville s'en va , parce que le père de Mademoiselle ne veut plus qu'il reste ici ; le père de Mademoiselle ne veut plus qu'il reste ici , parce qu'il a fait un scandale dans la maison .

La Mère H E N R I.

C'est donc la dispute d'hier .

B L A I S O T.

Oui , c'est la dispute que ce pauvre M^r Doryville

a eu avec ce grand sec M^r Duroc, qui fait les affaires de Monsieur.

La Mère H E N R I.

Le jeune homme qui croit que M^r Duroc est son rival, s'est échauffé.

B L A I S O T.

Pardienne, ça va sans dire; il en a dit à l'homme-d'affaires en veux-tu, en voilà; le père a tout su, crac, le congé.

La Mère H E N R I.

Quoi! Dorville nommé d'avance le gendre de la maison par le père, a reçu son congé, dis-tu?

B L A I S O T.

Laissez donc finir. Ce n'est pas un congé absolu: M^r Verseuil l'a fait venir ce matin devant lui, et il lui a dit: je vous ai toujours regardé comme un brave garçon; mais vous avez une mauvaise tête... Je suis content de votre bonne conduite; mais votre inconséquence avec Duroc et l'esclandre qui s'en est suivi, nous force à une séparation qui ne vous ôte pas mon amitié.

La Mère H E N R I.

Et qu'a répondu ce brave garçon?

B L A I S O T.

M^r je ferai tout ce qui vous fera plaisir... M^r Verseuil lui a pris la main: je suis un homme de parole, je vous estime, je vous aime, je veux compter sur

D E P A I X.

9

quelque chose pour ma Sophie et pour sa fortune, je me suis bien promis de ne penser à son établissement qu'à la paix ; je vous ai choisi, plus d'extravagance, comportez-vous bien, c'est fini. Je faisois les chambres pendant toute la conversation, je n'en ai pas perdu une parole.

La Mère HENRI.

Et Mr Dorville est obligé de partir ?

B L A I S O T.

Il le faut bien. Oh ! Mr Verseuil lui a signifié la chose en deux mots : j'aime l'ordre, l'unión chez moi ; il y a eu du bruit à cause de ma fille, on peut jaser, mal interpréter ... il faut s'éloigner aujourd'hui.

La Mère HENRI.

C'est-y Dieu possible ! ... un aimable garçon comme ça.

B L A I S O T.

Le futur de Mademoiselle ... oh ! comme il en veut à Mr Duroc ; c'est lui qui a manigancé tout ça, j'en suis sûr.

La Mère HENRI.

Etre obligé de s'en aller le jour d'un repas de fête, le jour que Monsieur voit la fin du procès qui l'a tourmenté six mois.

B L A I S O T.

Raison de plus : tout le monde y sera, les parties, quelques voisins, Mr Duroc surtout ; Mr Dorville n'en peut pas être.

La Mère HENRI.

La mère Michel sait-elle ça?

BLAISOT.

Non, je vous dis, personne n'en sait rien.

La Mère HENRI.

Attends-moi une minute.

BLAISOT.

Où allez-vous donc?

La Mère HENRI.

Je reviens tout de suite....

BLAISOT.

Quoi! le Diable vous tente déjà.... Vous allez bavarder.

La Mère HENRI.

Moi! ne t'ai-je pas promis?... Je vais faire un tour à ma cuisine, l'heure s'avance.

BLAISOT, tirant une grosse montre.

Et moi, qui n'y pense pas... mon couvert qui n'est pas mis; le monde qui va arriver: vous me faites perdre tout mon temps; tenez, préparez les serviettes, pendant que je vais porter la vaisselle.

SCÈNE II.

LA MERE HENRI disposant ses Serviettes et Nappes.

ARRIETTE.

Air: *Des Trembleurs.*

MA parole doit suffire,
j'ai promis de ne rien dire;
Mais, c'est un bien grand martire

Qu'un secret en pareil cas :
N'importe aujourd'hui personne
Ne le saura que Simone,
Mon cousin de Carcassonne
Et la mère à Nicolas.

S C É N E III.

LA MERE HENRI, SOPHIE, cherchant avec précipitation.

S O P H I E.

Ah! vous voilà, mère Henri, est-il ici? l'avez-vous vu?

La Mère HENRI.

Qui? l'amé Dorville, le prétendu?

S O P H I E.

Il n'est point sorti?

La Mère HENRI.

Comme son inquiétude la rend aimable.

S O P H I E.

Mais, répondez donc.

La Mère HENRI.

Non, Mademoiselle, il n'est pas sorti.... Où courrez-vous? écoutez, écoutez, que je vous dise....

S O P H I E, revenant.

Eh! bien, quoi, voyons, dépêchons....

La Mère HENRI.

Il est donc vrai qu'on le met à la porte.

SOPHIE.

Dorville à la porte ! qui vous a fait un conte pareil ?

La Mère HENRI.

Sophie ne dit plus ses chagrins à son ancienne bonne, elle a des secrets pour moi.

SOPHIE.

Tu es si peu circonspecte.

La Mère HENRI.

M'a-ton jamais entendu dire un mot sur quelqu'un ?

SOPHIE.

Mon père n'humilie point Dorville à ce point ; mais, il n'en est pas moins vrai qu'il a prononcé sur notre séparation, et tu sais qu'il ne revient jamais sur sa parole.

La Mère HENRI.

Oh ! je sais qu'il est bon père, et je sais aussi que pour lui un non est un non.

SOPHIE.

N'importe, je sais aussi quel est mon devoir.

Air : *De la Pitié filiale.*

Mon père est maître de choisir
 Le moment de notre alliance,
 A celui qui m'a donné l'existence
 Je ne pourrai jamais désobéir.
 Oui, dans l'amitié conjugale,
 On peut trouver les plaisirs vrais ;
 Mais, mon cœur doit les trouver plus parfaits
 Dans la pitié filiale. (Bis.)

SOPHIE, s'apprêtant à s'en aller.

Adieu, ma bonne.

La Mère HENRI.

Encore un moment, ma belle Sophie, vous êtes bien impatiente ; si Derville n'est pas sorti, il faut nécessairement qu'il passe par ici, et puis sortiroit-il sans vous parler ?

SOPHIE.

Ce n'est pas ce que je dois craindre, tu as raison : en quittant la maison pour quelque temps, il n'est point disgracié par mon père : que la prudence et ton amitié pour moi retiennent ta langue. ... Qui te fait dire qu'on met Derville à la porte ? ... Ah ! de grace, ne répète point ces propos, s'ils venoient à l'oreille ou de Derville, ou de mon père !

La Mère HENRI.

Moi, répéter des propos, m'occuper des choses qui ne me regardent pas.

SOPHIE.

Je te prie de t'observer.

La Mère HENRI.

A propos, que je vous conte ce qu'on m'a débité sur M^r Duroc, qui est la cause de tous vos chagrins.

SOPHIE.

Qu'as-tu appris sur ce méchant homme ?

La Mère HENRI.

Il fait payer cher les services qu'il rend à votre père, qui est bien aveugle sur son compte.

SOPHIE.

Je le sais : que dit-on de lui ?

La Mère HENRI.

Il se dit banquier, homme-d'affaires, homme de loi, que sais-je ! eh ! bien, son étude, sa banque, sa boutique, est au Perron ; c'est-là qu'il tient sa clique, il fait faire en dessous-main l'agiotage ; c'est un marchand d'argent.

SOPHIE.

Oh ! j'en ai comme toi la certitude.... Dorville sait deux traits de lui... mais qui a pu t'instruire de cela ?

La Mère HENRI.

Est-ce qu'on ne me dit pas tout ? est-ce que je ne sais pas tout ?

SOPHIE.

Mon père ouvrira les yeux, je l'espère.

La Mère HENRI.

Cet intrigant ne s'est-il jamais avisé de penser à vous ?

SOPHIE.

Il a eu une fois l'imprudence de me parler de ses prétentions ; mais je lui ai répondu de manière à ce qu'il n'y revienne jamais.

La Mère HENRI.

Le magazin de votre père tente Mr l'agoteur.

SOPHIE.

Ma fortune et ma main sont à Dorville, de l'avoue même de mon père.

D E P A I X.

15

La Mère HENRI.

Oui: mais, à la paix , je sais la résolution de Mr Ver-seuil... Quelle obstination singulière de ne vouloir vous établir qu'à la paix.

S O P H I E.

Telle est sa volonté ... il faut s'y soumettre ... il craint l'instabilité des fortunes , les pertes , l'incertitude que la guerre apporte au commerce ; il ne veut faire le bonheur de sa fille , qu'en voyant le bonheur commun. Ah ! mon cher Dorville , que cette paix arrive lentement.

La Mère HENRI.

Elle arrivera ... c'est le besoin de tout le monde. Voulez-vous vous consoler du retard , écoutez ma chanson :

Sur l'Air : Le pauvre tems : Bis. (que la vielle chante dans la Caverne.)

Premier Couplet.

Ecoutez bien , écoutez bien , autrefois j'eus un père ,
Et , comme vous , un petit bon ami ;
V'là qu'un beau jour il prit son ton sévère
Et m'ordonna de différer aussi.

Quel contre-temps ! pour un cœur quel ennui !
Mais il passoit , mais il passoit en m'occupant de lui .

En m'occupant de lui . (Bis.)

2^e Couplet.

Ainsi que moi , (Bis.) consolez-vous , ma chère ,
Il faut gaîment prendre votre parti ;

Obéissez aux ordres d'un bon père,
 Tout en pensant au petit bon ami ;
 Tout en pensant au petit bon ami ;
 Tout en pensant, tout en pensant,
 Au petit bon ami.
 Au petit bon ami.

Tenez, tenez, entendez-vous, voici Duroc, voici
 Pagioteur, il chante, il est content du malheur des
 autres.

SOPHIE, s'en allant.

Ah ! que j'évite ses regards ... c'est le plus ridiculement personnage. (Elle revient.) Ma bonne, de la discréetion.

La Mère HENRI.

On n'a pas besoin de me la recommander; soyez tranquille.

SCÈNE IV.

D U R O C , LA M E R E H E N R I .

D U R O C ,

Air : *Vaudeville des Visitandines.*

VIVENT les plaisirs de mon âge,
 J'ai des écus et je suis veuf ;
 Je vais me remettre en ménage ,
 Avec un ange, un cœur tout neuf. (Bis.)
 Par mes calculs mon or abonde ;
 J'ai de l'esprit, de la santé ,
 J'aurai de la postérité ,
 Que je pousserai dans le monde. (Bis.)

La

D E P A I X.

(17)

La Mère HENRI, le contrefaisant.

Pouvez-vous, au déclin de l'âge,
Croire obtenir un cœur tout neuf?
Osez-vous parler de ménage?
Je vous condamne à mourir veuf. (Bis.)
Je conviens qu'en vous tout abonde,
Hors la raison et la santé,
Et que votre postérité
Ne peuplera jamais le monde. (Bis.)

DUROC, applaudissant à la pointe du couplet de la
Mère Henri.

Toujours le mot pour rire, Mère Henri ... bien...
fort bien ... vive la gaieté!

La Mère HENRI.

Allons, divertissez Monsieur.

D U R O C.

J'aime assez la petite chanson.

La Mère HENRI.

Vous pouvez chanter à votre aise, vous; vous en
amassez.

D U R O C.

Oui, mon enfant, les affaires marchent; ça va un
peu : à propos, tu sçais que je n'en fais jamais une
bonne, que mes bons amis ne s'en sentent; hier j'ai
vendu mes huiles, j'ai centuplé l'argent que je n'avois
pas avancé. (Il rit.) eh, eh, eh, eh! tiens, voilà
pour toi; à demain mon tabac; ah, ah, ah, ah!

La Mère HENRI.

A quelque chose malheur est bon.

B

D U R O C , *confidemment.*

Tu ne sais rien de nouveau ?

La Mère HENRI.

Est-ce que je lis les gazettes.

D U R O C .

Je te parle de la maison , bonne pièce.

La Mère HENRI.

Que voulez-vous que je vous apprenne : je suis toujours à ma cuisine.

D U R O C .

Que fait l'aimable Sophie ?

La Mère HENRI.

Rien.

D U R O C .

Et son cher amant l'écervellé , l'étourdi , le faiseur d'esclandre , hém ; Mr Dorville ?

La Mère HENRI.

On ne gagne rien à trop parler on vous met ensuite dans les propos , et c'est fort désagréable : si l'on ne s'occupoit que de soi-même , tout iroit bien.

D U R O C .

La Mère Henri , je n'ai jamais compromis personne :

La Mère HENRI.

Tenez , Mr Duroc , je fais un grand effort , ... mais si vous parlez . . .

D U R O C .

Sois tranquille et compte sur moi.

D E P A I X.

19

La Mère HENRI.

Vous allez donc faire mettre Mr Dorville à la porte ?

D U R O C.

Comment ça ? conte-moi ça. Ah ! ah !

La Mère HENRI.

Oh ! vous le savez mieux que moi.

D U R O C.

Non , le Diable m'emporte ; nous avons eu dispute,
le papa a pris mon parti ; mais je ne sayois pas qu'on
le chassoit : c'est bien ce qu'il mérite.

La Mère HENRI.

Il faut qu'il parte , il ne soupera pas même ici ,
Monsieur l'a décidé.

D U R O C.

Il ne sera pas même de la fête ? oh ! la bonne nou-
velle ! la Mère Henri , tu changes d'état , je le veux.

La Mère HENRI.

Je change d'état.

D U R O C.

Tu ne seras pas long-tems cuisinière de Mr Verseuil ,
tu te verras dans peu gouvernante chez Mr Duroc.

La Mère HENRI.

Je le vois venir. (*haut.*) Expliquez-vous.

D U R O C.

Dorville est chassé , le champ de bataille me reste .
Le père a pris mon parti ; la fille tombera dans mes

B ij

filets ; Sophie est à moi ; je me marie et ton sort est fait.

La Mère HENRI.

Etes-vous bien sûr de votre calcul ?

DUROC.

Immanquable. Jamais je ne me trompe. A propos de calcul, tu n'es pas sans intelligence en affaire de négoce, je sais ça. Je veux te donner l'avant-goût des profits. Je veux te charger dès demain d'une partie de savon.

La Mère HENRI, le badinant.

Quelle fortune je vais avoir.

DUROC.

Tu verras, tu verras l'or et l'argent pleuvoir.

Air : *Je suis heureux en tout, Mademoiselle.*

Oui, mon enfant, oui, si je me marie,

Avec ma Sophie,

Ton sort fait envie

A tout le quartier.

De tous mes biens je te fais la fermière,

Ta sœur, épicière,

Ta fille, Mercière,

Et ton fils, Courtier.

La Mère HENRI.

Jolie perspective !

DUROC, appercevant Blaison.

Tiens, tiens, le voilà ton garçon ; il est intéressant au possible : il vient à merveille : il se dégourdit. Je pousserai ça. Je pousserai ça....

SCÈNE V.

DUROC, LA MÈRE HENRI, BLAISOT.

BLAISOT, *un ballet à la main.*

Ah ! ça, dites-moi donc quand vous aurez fini de babiller, les affaires ne se font pas.

La Mère HENRI.

J'en ai fait de bonnes, va, mon ami.

BLAISOT.

Descendez donc à votre cuisine. V'là le moment du repas.

DUROC, *à part.*

Je l'ai dans ma manche.

La Mère HENRI.

Est-ce qu'il n'est pas commandé chez le traiteur, le repas d'aujourd'hui ?

BLAISOT.

Et, à cause de ça, il n'y a plus rien à faire. Allons, tout manquera, je m'en lave les mains ; il y a plus d'un mois que je vous le dis, vous me ferez perdre ma place.

DUROC.

Elle en a une autre.

La Mère HENRI.

Ne faites pas le raisonner, je vous en prie, je sais mieux ce que j'ai à faire que vous.

B iii

BLAISOT.

Vous le prenez sur ce ton là, chacun pour soi.

SCÈNE VI.

DUROC, LA MERE HENRI, BLAISOT, SOPHIE.

SOPHIE.

LA bonne, avez-vous oublié que nous avons du monde ? quelle négligence ! vous êtes à causer avec Monsieur, et rien n'est prêt.

DUROC.

C'est ma faute, belle Sophie, ne grondez pas.

La Mère HENRI.

Je vais, je descends ; on ne peut pas être partout. (*Bas à Sophie.*) J'en ai appris de belles : descendez, descendez, que je vous compte ça.

BLAISOT, *à part.*

Je voudrois bien qu'on lui lavât la tête une bonne fois.

SOPHIE.

Allons, je vous attends.

SCÈNE VII.

SOPHIE. DUROC.

DUROC.

MADEMOISELLE Sophie, Mademoiselle Sophie.

SOPHIE.

Monsieur, que voulez-vous ?

D E P A I X.

23

D U R O C.

Vous entendre, vous voir.

S O P H I E.

Je n'ai pas le tems.

D U R O C.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, il est bien intéressant pour vous.

S O P H I E.

Je ne suis pas curieuse.

D U R O C.

C'est votre père lui-même qui m'a chargé...

S O P H I E, *surprise et s'arrêtant.*

Mon père vous a chargé?....

D U R O C, *à part.*

L'expédient est-il bien trouvé pour la faire rester?

S O P H I E.

Eh! bien, voyons; Monsieur, je vous écoute.

D U R O C.

Un peu de patience. Vous savez qu'au sujet de votre établissement M^r votre père s'occupe sérieusement de ce qu'on appelle la stabilité de la fortune...

S O P H I E.

Après.

D U R O C.

La mienne est complète.

S O P H I E.

Elle a été rapide.

D U R O C.

Jusqu'à l'excès.

S O P H I E.

Jusqu'au scandale, à ce que disent les malveillans.

D U R O C.

*Air : Daignez m'épargner le reste.**Premier Couplet.*

En homme actif et diligent
J'ai su quadrupler ma fortune.

S O P H I E.

Doit-on faire cas d'un argent
Qui vient de la perte commune ?

D U R O C.

Ma belle, il faut songer a soi.

S O P H I E.

Un travail utile et modeste,
Est le premier des biens, je croi :
On n'en doit pas compte à la loi,
Daignez m'épargner le reste.

D U R O C.

Qu'entendez-vous par là ?

S O P H I E.

Que vous êtes peut-être moins riche que vous ne
pensez.

D U R O C.

2^e Couplet.

Mes domaines valent de l'or :
Pour du papier j'en fis l'emplette ;
Le moindre est un riche trésor,
Qui doit seul acquitter la dette.

S O P H I E.

Le dernier quart , en bons écus ,
Sera payé , je vous l'atteste ;
Les événemens imprévus
Menacent certains parvenus ,
Daignez m'épargner le reste .

S C E N E V I I I.

D U R O C , S O P H I E , L A M E R E H E N R I .

La Mère H E N R I .

M^r Duroc , on vous demande .

D U R O C .

Un moment ; un moment .

S O P H I E .

Oh ! vous ne gagnerez pas plus en restant ; vous
avez entendu mon dernier mot .

La Mère H E N R I .

Faut-il dire que vous n'y êtes pas ? voyons , parlez ,
décidez-vous , j'ai mon monde à servir ; je ne suis pas
encore votre gouvernante .

D U R O C .

Que me veut-on ? qui me demande ? la peste soit
des importuns .

La Mère H E N R I .

C'est l'homme de la lettre-de-change d'Orléans .
Voilà ce qu'il m'a dit .

D U R O C.

Ah ! je sc̄ais..... Adieu , charmante Sophie ; le commerce , le commerce avant le plaisir.

S O P H I E .

Vous réussirez mieux dans l'un que dans l'autre.

D U R O C.

Je veux réussir dans tous deux ; et pour vous , et pour vous seule , petite méchante . . . Oh ! quelle est jolie ! j'aime une femme qui se défend .

(Il sort en chantant .)

Résiste-moi , belle Sophie ,

Tu me charmes quand tu dis non .

(Bis .)

S C È N E I X .

SOPHIE , LA MÈRE HENRI .

D U O

Du Vaudeville d'Arlequin , Afficheur .

S O P H I E .

Qu'il est sot , qu'il est orgueilleux !

La Mère H E N R I .

Ah ! quel impudent personnage !

S O P H I E .

Oser me parler de ses feux .

La Mère H E N R I .

C'est un galant du premier âge .

Je ne puis souffrir ce hihou .

SOPHIE.

Il a le don de me déplaire.

La Mère HENRI.

Convénez que, de ce vieux fou,
J'ai bien su vous défaire.

La Mère HENRI.

Ne vous ai-je pas débarrassée bien à propos?

SOPHIE.

Oh! je te remercie.

La Mère HENRI.

J'ai causé avec lui tôt... Que je vous conte,
que je vous conte ce qu'il m'a dit.

SOPHIE.

Ma bonne, dans un autre moment... retourne à
tes affaires ; que tout soit préparé selon les vœux de
mon père.

La Mère HENRI.

Que je vous dise seulement deux mots.

SOPHIE.

Tu m'instruiras de tout ; je suis dans une inquié-
tude : mon père est avec Derville.

La Mère HENRI.

Oui, sur le balcon du jardin.

SOPHIE.

Il lui fait ses adieux.

La Mère HENRI.

Ils ne sont plus ensemble ; et dès que j'ai vu votre

père rentrer dans son appartement, j'ai couru, j'ai saisi l'heureuse occasion qui s'est présentée de vous débarrasser de ce vilain homme : tenez, tenez, voilà M^r Dorville.

SOPHIE.

Oui, le voilà; c'est lui, ma bonne, laisse-nous.

La Mère HENRI, se retirant.

Pauvres enfans, je voudrois bien pouvoir écouter ce qu'ils vont dire.

SCÈNE X.

DORVILLE, SOPHIE.

DORVILLE, accourant avec empressement.

MA chère, ma belle Sophie.

SOPHIE.

Dorville, tu viens de parler à mon père.

DORVILLE.

Oui, Sophie... Maudite violence ! que ce Duroc est odieux !

SOPHIE.

Tu ne nous restes pas, je le vois, mon père persiste dans son dessein.

DORVILLE.

L'a-t-on jamais fait changer, une fois qu'il a manifesté sa volonté ? comblé de ses faveurs, de son estime,

de son amitié , il n'en faut pas moins que je sorte ,
que je m'éloigne ; ma scène avec Duroc a tout fait :
tu connais ton père , aimable Sophie , j'ai encore son
cœur ; mais le bruit , l'éclat le tourmente ; il obéit aux
bienséances , aux préjugés ; il craint les discours de
l'envie ; j'ai accédé à toutes ses raisons ; il n'a accusé
que ma tête ; il ne m'a point défendu de vous rendre
quelques visites ; mes sentimens , ma conduite sont
toujours irréprochables à ses yeux ; j'aurai la main de
ma Sophie , il me la promet , il me la destine ; mais
il faut attendre le bonheur .

SOPHIE.

Que le tems en est éloigné .

DORVILLE.

Sa résolution est précise , invariable ; nous l'avons
long-tems combattue en vain ; à la paix , Sophie , à
la paix .

SOPHIE.

Air : *On peut avec un cœur sensible.*

1er. Couplet.

A ce mot , qui de la Patrie
Promet le calme et le bonheur ,
Je sens que mon ame est guérie
De son inquiète douleur ;
J'en crois un père qui nous aime
En différant nos tendres nœuds .
Oui , la félicité suprême
Est de voir tout le monde heureux . (Bis .)

2^e. Couplet.

D O R V I L L E.

Je partage , ma tendre amie ,
Tes sentimens et tes souhaits ;
Attendons l'époque chérie
Qui doit nous unir à jamais :
De cette paix si desirable
Chacun bénira le retour ;
Puisse-t-elle être aussi durable
Que nos seremens et notre amour. (Bis.)

S C È N E X I .

DORVILLE , SOPHIE , LA MERE HENRI.

*La Mère HENRI retroussée , avec l'air d'un travail
forcé.*

J' A I mis la main à l'ouvrage ; il ne me faut à moi
qu'un instant , qu'un coup de main pour finir ; tout
est disposé , je suis prête à servir , si l'on veut.

S O P H I E .

Fort bien , ma bonne , fort bien.

La Mère H E N R I .

A présent j'ai du tems devant moi , nous pouvons
causer une minute ; voulez-vous que je vous raconte.

D O R V I L L E .

Tu prendras un autre moment.

S O P H I E , tristement.

Dorville nous quitte.

La Mère HENRI.

Décidément? quoi! il ne sera pas de la fête, lui qui a commandé le repas hier matin?

D O R V I L L E.

Tu m'en fais souvenir: je me suis chargé de ce soin, à la nouvelle du procès de Mr Verseuil; j'étois loin de prévoir la scène qui a eu lieu le même jour.

La Mère HENRI.

Que cette réjouissance sera triste.

S O P H I E.

Dorville n'en sera pas.

D O R V I L L E.

Peut-être, qui peut prévoir.

S O P H I E.

Comment?

D O R V I L L E.

L'amour est ingénieux.

S O P H I E.

Que veux-tu dire? ma bonne, laisse-nous, je t'en prie, nous n'avons plus qu'un moment.

La Mère HENRI.

Allons, consolez-vous, parlez, parlez à votre aise; il n'y a que ce bonheur dans le monde.

SCÈNE XII.

DORVILLE, SOPHIE.

SOPHIE.

Quoi! tu voudrois désobéir à mon père?

DORVILLE.

Je n'en ai pas l'intention.

SOPHIE.

Et malgré les observations qu'il t'a faites, tu seras
du repas ce soir!

DORVILLE.

Non, je ne serai pas au nombre des convives; mais
je pourrai peut-être te voir.

SOPHIE.

Explique-toi.

SCÈNE XIII.

BLAISOT, DORVILLE, SOPHIE.

BLAISOT, *des assiettes sous les bras, crient de loin.*MADÉMOISELLE, mademoiselle, Mr Dorville,
Mr Dorville, est-ce qu'ils sont sourds: mademoiselle
Sophie, v'là le papa.

SOPHIE.

Allez, allez, Dorville.

DORVILLE.

Adieu, Sophie, adieu.

SCENE

SCÈNE XIV.

M^r VERSEUIL, SOPHIE, BLAISOT.

M^r VERSEUIL, à Blaisot.

Eh! bien, avance-t-on, tout est-il disposé?

BLAISOT.

On n'a pas oublié un zéro de tout ce que monsieur a ordonné; tout est arrangé, tout est propre, tout est reluisant qu'on se mireroit par-tout.

M^r VERSEUIL.

A la bonne heure.

BLAISOT.

S'il y a un domestique dans Paris qui gagne le double de ses gages par son travail, c'est bien le fils cadet de la mère Henri.

M^r VERSEUIL.

Blaisot est modeste.... Eh bien, Sophie, comme te voilà rêveuse.

SOPHIE.

Non, mon père.

BLAISOT, revenant.

Monsieur voit que je me suis un peu approprié pour le repas; veut-il que je mette ma veste jaune?

M^r VERSEUIL.

Quelle demande me fais-tu là?

C

BLAISOT.

Air : *L'autre jour la p'tite Isabelle*

Je dis ça, pour que l'on m'entende,
 Et vous sçavez bien le pourquoi;
 Monsieur, ce que je vous demande
 Est bien plus pour vous que pour moi.
 Quand j'irai vous verser à boire,
 Bien couvert, pendant le repas,

Pour qui la gloire (*bis.*),Dans ce cas,
 Avec ma veste des décades?

(Parlez,) on dira : mon Dieu ! quel aimable garçon !
 que ce jeune-homme est propre sur lui ; que ses maîtres
 sont riches, pour l'habiller si joliment... Alors tous
 vos amis, toutes les personnes, tout le monde me
 remarquera.

Et si j'ai toutes les œillades,
 Cet honneur vous regardera.

MR VERSEUIL.

Mets ce que tu voudras. Eh! bien, Sophie.

BLAISOT, se retirant et interrompant Mr Verseuil.

Monsieur est bien bon.

SCENE XV.

MR VERSEUIL, SOPHIE.

SOPHIE.

PUIS-JE avoir des chagrin auprès d'un si bon
 père.

Mr VERSEUIL.

Oui, mon enfant, vous en avez; mais je parle et j'agis en homme : je ne veux pas qu'une fille sage et prudente devienne l'objet des entretiens calomnieux.... Ma Sophie, embrasse ton meilleur ami.... Dorville s'éloigne avec mon estime et il est sûr de mes promesses et tu sais qu'on y peut compter; mais tu sais aussi mes craintes, mon éloignement pour le bruit, les propos de l'indiscrétion, les apparences, l'ombre même de tout ce qui n'est pas dans les convenances, qu'un père de famille doit consulter, m'inquiète, m'afflige et me force à des sacrifices.

SOPHIE.

Vous ne parlez que des apparences.

Mr VERSEUIL.

Sa conduite est irréprochable.... Il est, comme toi, dans mon cœur..... Quand les liens que je désire seront formés, vous ne me quitterez ni l'un ni l'autre.

SOPHIE.

L'époque en est peut-être encore bien éloignée?

Mr VERSEUIL.

Il faut l'attendre : je tiens à ma résolution, elle est invariable..... Soit combinaison, prudence, bizarerie, tort peut-être, point d'établissement, sans la stabilité, l'ordre, l'accord que je souhaite ; à la paix, ma fille, à la paix : avant ce terme, que j'ai fixé au

C ij

desir de Doryville et à ton bonheur, son séjour prolongé dans ma maison, après les scènes qui ont eu lieu, ne peut être dans mes principes ni dans les tiens.

SOPHIE.

Qui peut résister à vos raisons.

M^r VERSEUIL.

Qui sacrifie trop à l'opinion, est un hypocrite ; qui la brave ouvertement, est un sot.

SOPHIE.

Mon cœur n'a pas besoin de preuves pour vous obéir.

M^r VERSEUIL.

Air : *Pourriez-vous bien douter encore*
j'étois bien sûr que ma Sophie
De mon cœur entendroit la voix,
Dorville, à qui le sort nous lie,
Ne s'est oublié qu'une fois ;
Mais, avant le tems nécessaire
Que j'ai prescrit à son retour,
La raison vient d'un ton sévère
Accorder l'honneur et l'amour.

SCÈNE XVI.

DUROC, M^r VERSEUIL, SOPHIE.

DUROC.

AH ! vous êtes visibles enfin.

M^r VERSEUIL.

Demain le courier... J'ai fini ma correspondance

D E P A I X

37

D U R O C.

Que ne me chargez-vous de ce soin? je voudrois
avoir toutes vos affaires entre les mains.

S O P H I E , à part.

Elles seroient bien placées.

D U R O C.

A propos, voilà votre livre.... Il ne m'a pas
converti, je ne me départs pas de mon opinion.

M^r V E R S E U I L.

Ma fille partage la mienne, et nous sommes tous
contre vous. (*Il remet le livre à sa fille.*)

S O P H I E , lisant le titre.

Des avantages de la paix, pour la fortune publique en
particulière.

Oh! l'auteur les prouvé assez clairement.

D U R O C.

Je ne m'en suis pas apperçu.

M^r V E R S E U I L.

Que vous êtes opiniâtre, mon cher Duroc: quoi!
vous ne voyez pas, vous ne concevez pas que le
commerce ne fleurit, que par les relations extérieures,
qu'autant que les bras que la guerre lui enlève lui
seront rendus.

D U R O C.

Je n'en conviens pas; je n'ai jamais fait d'aussi
bonnes affaires qu'aujourd'hui: j'ai le bonheur de pou-

C iij

voir offrir une fortune assez complète à la femme qui me plaira.

MR VERSEUIL.

Comment, toujours juger par vous.... Il ne s'agit point ici de tel ou tel individu; c'est de la prospérité de tous que je vous parle.

DUROC.

Je suis dans les grandes affaires, moi, vous ne l'ignorez pas; les faiseurs de livres ne savent pas ce que je sais, en fait de commerce.... Il va le mieux du monde; nous vivons, vous pouvez m'en croire.

MR VERSEUIL.

Il n'est pas question des hazards particuliers, qui font qu'un commerçant, sur mille, a le bonheur de réussir.

DUROC.

Un commerçant, je vous en citerai jusqu'à demain.... Tout marche.... Je vous le dis, la paix n'est pas si nécessaire que vous pensez.

MR VERSEUIL.

Ah! c'est trop fort; vous extravaguez.

SOPHIE.

Non, mon papa: monsieur parle d'après des raisons très-solides pour lui.

MR VERSEUIL.

Comment!

SOPHIE.

Air : *La comédie est un miroir*

Premier Couplet.

Pourroit-il remplir tour-à-tour
 Son porte-feuille et sa cassette,
 Si l'on voyoit le monde un jour
 D'une intelligence parfaite?
 Quand les esprits sont inquiets,
 Le talent de monsieur s'exerce;
 Pourroit-il désirer la paix,
 La guerre est bonne à son commerce?

DURANCE, à Sophie.

Ce n'est pas moi seul que j'envisage.... Vous
 exagérez un peu trop.

MR VERSEUIL, à part.

Elle est piquante.

SOPHIE.

1^{er}. Couplet. Même air.

Ce que j'avance, est démontré
 Par le tableau de sa fortune;
 Il fut long-tems pauvre, ignoré,
 Il en garde encor la rancune.
 Il compte enfin par million,
 Son or s'accroît, son esprit perce;
 Pourroit-il aimer l'union,
 Il faut du trouble à son commerce.

DURANCE.

Il y a de la malice dans votre fait, charmante Sophie.

C iv.

M^r VERSEUIL.

Elle se venge ; vous n'aimez pas la paix.

SCÈNE XVII.

DUROC, M^r VERSEUIL, SOPHIE, LA MERE HENRI, LE TRAITEUR, portant le souper et traversant le théâtre, DORVILLE, déguisé.

La Mère HENRI, aux Garçons,

AVANCEZ, mes enfans, par ici ; prenez garde ; entrez par-là. Elle les suit.

M^r V E S E U I L.

Quoi ! déjà le souper ?

La Mère HENRI.

Oui, monsieur, vous m'avez dit d'avertir quand ja compagnie seroit arrivée, elle est presque toute dans la maison.

M^r V E R S E U I L.

Ah ! ah ! que j'aille recevoir mon monde... Sophie donne un coup-d'œil à la table et viens ensuite faire les honneurs. *Il sort.*

D U R O C .

Méchante, voulez-vous que je vous aide ?

SOPHIE.

La politesse me défend de répondre.

D U R O C .

Non, parbleu, ne vous gênez pas.

DE PAIX.

23

SOPHIE.

Vous me gênez déjà beaucoup.

DURLOC.

C'est différent.... Il ne faut pas contredire les femmes . je les connois. Eh! qui va piano , va sano.

SCÈNE XVIII.

SOPHIE. DORVILLE, déguisé en garçon , il revient de la salle à manger , et épie le moment de voir Sophie seule.

SOPHIE à Dorville , sans le regarder beaucoup.

MONSIEUR , avez-vous tout apporté ?

DORVILLE , se cachant.

Oui mademoiselle.

SOPHIE.

Pourriez-vous disposer de votre tems , nous n'avons que Blaisot pour le service du repas ? en reconnoissant vos soins , pourriez-vous ?

DORVILLE.

Vous le désirez , vous l'ordonnez , je resterai , belle Sophie.

SOPHIE.

Quels traits ! que vois-je ! qu'ai-je entendu !... quoi !.... Dorville , c'est vous ? ô quelle impardonnable imprudence !

42

LES BRUITS D'ORVILLE.

Indulgence et chère Sophie, ne crains rien, impossible d'être reconnu, si ma voix n'est pas entendue; pardonnez à mon trouble, à mon indiscretion, à mon amour; je suis certain qu'on ne m'a éloigné aujourd'hui que pour abuser ton père sur mon compte. Duroc a ses projets, ses créatures; il a formé son projet; il doit faire parler à Verseuil pour lui et contre moi; il a choisi ce jour de fête, cette réunion; j'y assisterai, j'y serai, j'y verrai ma Sophie, et nul autre que toi ne pénétrera ce mystère.

SOPHIE.

Je ne puis revenir de mon étonnement: vous me perdez, vous vous perdez, retirez-vous, retirez-vous.

D'ORVILLE.

Ma Sophie.

SOPHIE.

Ah! je ne vous reconnois plus.... Je tremble... Obéissez, éloignez-vous... ou je renonce à vous pour jamais.

D'ORVILLE.

Quoi? tu veux....

SOPHIE.

Air : *Oui Noir*

B'un dessein téméraire
Contre vous entrepris,
Le courroux de mon père
Sera le digne prix.

(Bis.)

D E P A I X.

49

D O R V I L L E.

Aux regards de l'amour,
Cet innocent détour
Doit paroître excusable.

S O P H I E.

Il est impardonnable.

D O R V I L L E.

Tant de rigueur m'acable.

S O P H I E.

Ah ! sortez promptement.

D O R V I L L E.

Comment ?

S O P H I E.

Comment ?

Je le veux, je le veux à l'instant.

D O R V I L L E.

Je ne veux, je ne veux qu'un instant.

S O P H I E.

Dorville, Dorville, laissez-moi.

D O R V I L L E.

2^e Couplet.

On prétend, ce soir même,

Disposer de ta foi,

S O P H I E.

S'il est vrai que tu m'aime,

Va, fuis, éloigne-toi.

(Bis.)

D O R V I L L E.

Je tombe à tes genoux.

SCÈNE XIX.

EN T R I O.

Mr VERSEUIL, entrant.

SOPHIE, l'appercevant.

Ah ! ciel ! c'est fait de nous :
 Voici, voici mon père.

M^r VERSEUIL, le surprenant aux genoux.

Que vois-je ! quel mystère !

Quel est ce téméraire ?

Dorville, quoi ! c'est vous ?

C'est vous ? c'est vous ?

Rédoutez (bis.) mon courroux.

SOPHIE.

DORVILLE.

Ah ! calmez (bis.) ce courroux. Ah ! calmez (bis.) ce courroux.

Mr VERSEUIL.

Sortez, jeune imprudent, je vous l'ordonne ; évitez un plus grand éclat....

DORVILLE.

Je sens que je n'ai point d'excuse.... Mais ma justification est dans mes craintes ; on veut me perdre dans votre esprit.

M^r VERSEUIL.

Vous vous chargez seul de ce soin.

SOPHIE.

Dorville, obéissez.

D E P A I X.

45

M^r V E R S E U I L.

J'entends du monde.... On vient.... Est-il possible ?

D O R V I L L E.

Je me retire.... pardonnez-moi.

S C È N E X X.

M^r V E R S E U I L , S O P H I E , B L A I S O T , *habillé*.

M^r V E R S E U I L , à *Sophie*.

V O U S voyez comme on vous respecte...?

S O P H I E .

Mon père....

B L A I S O T .

Monsieur, v'là la compagnie qui monte... Qu'est-ce qu'il a donc, le garçon pâtissier, il s'en alloit tout en pleurant? est-ce qu'il a cassé quelque chose?

M^r V E R S E U I L .

Tout le monde est venu, Sophie, entendez-vous.

B L A I S O T .

Tenez, parquenne, les v'là tous.

SCÈNE XXI.

M^r VERSEUIL, SOPHIE, allant au-devant, **LA MERE HENRI, BLAISOT, DUROC**, à la tête des Convives ; il a un gros bouquet à la main et il est l'organe de la compagnie qui vient féliciter **M^r Verseuil** sur le gain de son procès. . . . Ce chant est dans le genre de l'air du magister de l'amoureux de quinze ans.

D U R O C , s'avançant avec tous les convives.

C HŒUR.

QUEL beau jour pour nous.
Vous nous voiez tous,
Remplis de vos vertus,
Offrir nos tributs,
Unir nos bouquets,
Nos vœux, nos couplets,
Et nous venons exprès (bis.)
Chanter sans aprêts.

D U R O C , seul.

La justice
Est propice
À vos plus chers intérêts.
J'ose dire,
Qu'on respire
Depuis le succès
De votre procès.

T O U S E N C HŒUR.

Quel beau jour, etc.

D U R O C , seul.

Ah ! jouissez long-tems
De ces doux agrémens,
Chacun de nous vous apporte son gage,
On partage
L'avantage
Par vous bien acquis
Sur vos ennemis.

T O U S E N C H O E U X .

Quel beau jour , etc.

M^r V E R S E U I L .

Je suis bien sensible à vos bontés.

D U R O C , à part.

j'avance mes affaires ce soir.

La Mère H E N R I

J'en pleure de joie.

B L A I S O T .

Je ne me suis jamais si bien divertie.

S O P H I E , à part.

Quelle situation !

M^r V E R S E U I L .

Je gagne deux fois mon procès... Mes bons amis , que j'ai de graces à vous rendre.

D U R O C .

Vous méritez tous nos hommages... (*A part.*)
Mon mariage se conclut au dessert , j'en suis sûr.

M^r V E R S E U I L .

Allons , Duroc , allons , puisque vous vous chargez

si bien des honneurs de la maison, donnez la main à madame Hervey ; vous, Sophie, conduisez monsieur et allons nous mettre à table.

BLAISOT.

Une minute, monsieur, on ne peut pas entrer ; j'ai oublié de mettre les deux jolis plateaux que vous avez acheté avant-hier dans la rue J. J. Rousseau.

La Mère HENRI.

Te tairas-tu, maudite langue.

SCENE XXII.

Les mêmes Acteurs, DORVILLE, dans ses habits ordinaires.

BLAISOT.

V'LA monsieur Dorville.

SOPHIE.

Je tremble.

M^r VERSEUIL.

Ah ! quelle indiscretion... Dissimulons : je croyois que des affaires pressantes nous privoient ce soir de votre présence. Quel sujet vous ramène ? que demandez-vous ?

DORVILLE.

L'honneur de vous parler un seul instant.

M^r VERSEUIL.

Il ne s'agit point d'honneur entre nous ; parlons de plaisirs et d'amitié. Messieurs, mille pardons, un moment, je vous prie ; Dorville, entrons dans mon cabinet.

DORVILLE.

D E P A I X.

49

D O R V I L L E.

Rien n'est moins nécessaire, monsieur; ne vous dérangez pas; je ne dis qu'un mot et je pars, la société peut l'entendre.

D U R O C.

Monsieur, nous vous écoutons.

D O R V I L L E.

C'est pour vous seul, monsieur, que la nouvelle ne sera pas heureuse.

M^r V E R S E U I L.

Que va-t-il dire?

D O R V I L L E.

Respectable ami, bon père, digne citoyen, je viens doubler pour vous le prix de votre fête; un heureux hasard m'a servi; je viens d'apprendre, à l'instant même, ce qui fait depuis si long-tems l'objet de vos plus chers desirs.

M^r V E R S E U I L, à Dorville.

Parlez, parlez, quelle est cette nouvelle?

D O R V I L L E.

Air : *Du Vaudeville de l'Officier de fortune.*

Tous les Français doivent m'entendre,
J'annonce une divinité;
De l'olympe elle va descendre
Pour consoler l'humanité.
Elle vient après la victoire,

D

Dont le front est ceint d'un laurier,
Unir aux palmes de la gloire
Le doux rameau de l'olivier.

Tous, après le couplet.

Quoi! vous nous annoncez la paix.

M^r VERSEUIL.

O bonheur inespéré! les préliminaires de la paix sont signés.

SOPHIE.

Ah! s'il étoit vrai.

DURROC, à part.

Pas possible.

DORVILLE.

Rien n'est encore officiel; mais je tiens cette consolante nouvelle d'un homme aussi vrai, aussi probe, d'un aussi bon français que vous; j'ai rempli le vœu de mon cœur; une affaire importante m'oblige de vous quitter, je me retire.

M^r VERSEUIL.

Ah! quelle joie! mes amis, mes chers amis! la paix; le bonheur de la France. (*Il croit Dorville encore là*) Mais, répète-moi donc, mon ami.... où est-il? où est Dorville?

SOPHIE.

Il s'est retiré....

La Mère HENRI.

Oui, monsieur, voilà qu'il descend.

D E P A I X

51

M^r V E R S E U I L.

Il nous quitte , et pourquoi ?... Allez , allez , courez après lui ; qu'il revienne ; il vient remplir nos cœurs d'espérance et de joie , et il ne nous donne pas le tems de le remercier à loisir .

BLAISOT , crient à la porte de l'escalier .

M^r Dorville , M^r Derville , remontez , vous soupez ici , Monsieur l'a dit .

La Mère H E N R I.

Le voici , le voici .

S C É N E X X I I I .

Les Mêmes A C T E U R S .

M^r V E R S E U I L , à Dorville qui revient .

D ORVILLE , quelque arrangement que tu aies pris , donnes - nous ce soir la préférence sur tes affaires .

D U R O C , à part .

Voilà le diable .

D ORVILLE , souriant .

Je ne ferai pas un grand effort .

S O P H I E .

Je respire .

M^r V E R S E U I L .

Tu m'as voulu parler devant tout le monde , je vais

D ij

32
LES BRUITS

imiter ton exemple ; plus de motif pour me taire : en différant l'établissement de ma fille , je ne voulois pas même de fréquentes visites de son prétendu ; en éloignant son mariage , j'éloignois l'époux choisi par mon cœur ; le terme en étoit à la paix c'est mon engagement , ma parole ; tu me dis que les préliminaires sont signés , ton contrat le sera demain Mes amis , voilà mon gendre.

SOPHIE , *embrassant son père.*

O tendre père !

DORVILLE , *l'embrassant en même temps.*

Généreux ami.

DURLOC , *à part.*

J'ai mon congé.

M^r VERSEUIL.

Point de remerciements je me fâche quand il le faut ; mais je n'oublie point ma parole : allons , mes bons amis , une double fête , comme l'a fort bien dit Dorville , celle de la patrie et celle de la paix du ménage .

DURLOC .

M^r Verseuil , j'ai une grâce à vous demander .

M^r VERSEUIL .

Parlez .

DURLOC .

C'est de me permettre de n'assister ni à l'une , ni à l'autre de ces fêtes .

D E P A I X.

53

M^r V E R S E U I L.

Liberté entière , mon cher Duroc.... La paix vous afflige , votre opiniâtreté me confond.... Vous me feriez douter si vous êtes français.

La Mère H E N R I.

Bravo.....

D U R O C.

Voilà qui est dit , pas tant de paroles : demain je vous rapporte vos papiers.

M^r V E R S E U I L.

Tout comme il vous plaira.

D U R O C.

Je prends congé de vous , incessamment après souper .
(A part.) Je vais toujours me mettre à table.

B L A I S O T.

Il prend ses précautions.

D O R V I L L E.

Il est d'une humeur bien guerroyante.

M^r V E R S E U I L.

Laissons-le dans son opinion , et qu'il ne trouble pas nos plaisirs.

D O R V I L L E.

Je peux donc vous nommer mon père ?

M^r V E R S E U I L.

Occupons-nous de la Patrie , jouissons du bonheur public.

D iii

BLAISOT.

Pour mettre tout le monde en gaieté, si monsieur
veut me le permettre, je vais chanter une petite ronde,
qui, j'en suis sûr, ne déplaira pas à la compagnie.

MR VERSEUIL.

Chante, mon ami, chante.

TOUS.

Chante, Blaisot, chante.

BLAISOT.

Allons, faites chorus, v'là que m'y v'là.

RONDE.

Sur l'air : Dans la paix et l'innocence, du Club des Bonnes Gens.

Premier Couplet.

Gnaia guère qu' sous la coudrette
J'entendis un bon vieillard,
Consoler une fillette
D'un bien pénible retard.
Ah ! quel jour, lui disoit-elle,
D'la guerre viendra mon berger ?
Il lui répondit, Mam'zelle,
Pour ça n'faut pas s'affliger, (Bis.)

(Chacun danse et répète le dernier vers.)

2^e. Couplet.

C'est un' chos' ben naturelle
Que de d'sirer son amant,

Rassurez-vous donc, la belle,
Il reviendra plus constant.
N'est-c' point un espoir frivole ?
Ayez pitié d'mon tourment :
Ah ! comptez sur ma parole.

(Parlez vite.) » Mais quand, s'il vous plaît ; parlez
» moi plus clairement, vous qui voyez mon trouble,
» ma douleur, mon désespoir, expliquez-vous mieux,
» je vous en conjure : le verrai-je bientôt, ce cher
» petit bon ami ? »

A la paix, ma chère enfant. (Bis.)

(Chacun danse et répète le dernier vers.)

3^e Couplet.

C'tte paix, s'il faut vous en croire,
Va donc s' fair' bien promptement.
Ignorez-vous qu'a victoire
En avnncé le moment ?

(Parlez vite.)

« Ah ! vous me ravissez, dit au vieillard, c'tte jeune
» poulette, j' me sens soulagée par vot discour, il
» a passé jusque dans mon cœur et je l'appuie z'avec
» toute la force du sentiment dont je puis être capa-
» ble.... A l'instant le bon-homme lui répondit, là
» tout de suite en impromptu, après avoir réfléchi.

J'aime à voir jeune bergère
Vot' cœur bannir ses regrets.

(Parlez vite.) » Elle, alors toute résignée et pensant

LES BRUITS.

autant à la Patrie qu'à son amant, lui réplique :

Qu'il ne quit' pas la frontière

Je n' l'attends plus qu'à la paix. (Bis.)

(Chacun danse et répète le dernier vers.)

VAUDEVILLE.

Air nouveau : *De la composition de la citoyenne Clery.*

SOPHIE.

Premier Couplet

Le bonheur fuyoit de ces lieux,

Un instant le rappelle :

Si le matin fut orageux,

Que la soirée est belle ;

Je vois tous les coeurs satisfaits,

Par-tout la gaieté brille,

Les ris, les jeux, avec la paix,

Rentrent dans ma famille. (Bis.)

(Chacun répète en chœur ces deux derniers vers.)

2^e Couplet.

MR VERSEUIL.

Mes enfans, quand l'ordre est troublé

Le Dieu d'Hymen murmure ;

D E P A I X.

52

Si l'astre du jour est voilé,
La terre est sans parure:
L'amour même perd ses attractions
Au milieu des orages.
Souvenez-vous que c'est la paix
Qui fait les bons ménages. (Bis.)

3^e. *Couplet.*

D O R V I L L E.

Jouissons des transports nouveaux
Dont notre ame est remplie;
On voit dans ces rians tableaux
Le charme de la vie.

S O P H I E.

Les fleurs d'amour, les myrtes frais
Elèvent leurs feuillages,
Quand l'arbre cheri de la paix
Leur prête son ombrage. (Bis.)

4^e. *Couplet.*

D O R V I L L E.

Des biens et des plaisirs divers
C'est la source féconde:
Vos vœux, vos désirs les plus chers,
Sont le calme du monde.

*LES BRUITS*M^r V E R S E U I L.

La victoire assure au Français
 Sa noble indépendance,
 Mes bons amis, c'est à la paix
 Qu'il devra l'abondance. (Bis.)

5^e *Couplet.*

D O R V I L L E.

Malgré Duroc et son humeur,
 La fraude et la rapine,
 Auprès du commerce en vigueur
 Vont tomber en ruine.
 Les talens, les arts, les succès
 De la belle Uranie
 Vont refleurir, c'est à la paix
 Que brille le génie. (Bis.)

6^e *Couplet.*

D U R O C.

. Vous venez de me convertir
 Et j'assiste à la fête:
 Ma foi, la guerre peut finir,
 Ma fortune est complète.
 Ce qui peut calmer les regrets
 D'un amant qu'on délaisse,

D E P A I X.

59

Est de pouvoir, du moins en paix,
Jouir de sa richesse. (Bis.)

7^e. Couplet.

La Mère H E N R I.

Vous vous consolez aisément
Dans votre heureuse pompe,
Je vais, moi, parler franchement,
Votre calcul vous trompe,
Cette époque, douce aux Français,
Pour vous peut être amère;
La Patrie, en faisant la paix,
Vous déclare la guerre. (Bis.)

8^e Couplet.

B L A I S O T.

Mam'selle, voila mon bouquet,
Je crois qu'il est honnête,
Vous y'là l'compliment qu'on m'a fait
Pour le jour de ma fête.

S O P H I E.

Gardez vos fleurs et vos couplets
Pour le moment prospère,
Où l'on célébrera la paix
De la famille entière. (Bis.)

F I N.

De l'Imprimerie de GUILHEMAT,
rue Serpente, N°. 23.

Digitized by srujanika@gmail.com

